

# pro natura magazine

2 / 2025 MARS



**Des visionnaires courageux montrent que  
l'engagement pour la nature en vaut la peine**

4 dossier

Les pionniers de l'écologie font avancer les causes de la protection de la nature depuis plus d'un siècle.

16 rendez-vous

Joanie Ecuyer applique une démarche zéro déchet dans le monde de la mode.

18 en bref

20 actuel

Albert Rösti, ministre de l'Environnement depuis deux ans, ne défend pas toujours les intérêts de la nature.

24 infogalerie

Embarquez avec nous pour un voyage microscopique dans le sous-sol.

30 nouvelles

30 À Neuchâtel, les parois rocheuses sont escaladées sans que les oiseaux sensibles soient dérangés.

32 Pro Natura Argovie a visité et inventorié 7600 sites de sources potentielles.

34 saison

36 service

40 pro natura actif

42 shop

43 cartoon

44 engagement

16



20

Keystone/ Peter Kraunzer



32

Raphael Weber



pro natura magazine

Revue de Pro Natura - Ligue suisse pour la protection de la nature



Impressum: Pro Natura Magazine 2/2025. Cette revue paraît cinq fois par an (plus le Pro Natura Magazine Spécial) et est envoyée à tous les membres de Pro Natura. ISSN 1422-6235

Rédaction: Florence Kupferschmid-Enderlin (fk), corédactrice en cheffe; Tania Araman (ta), rédactrice édition française; Raphael Weber (raw), corédacteur en chef; Bettina Epper (epp), corédactrice en cheffe; Nicolas Gattlen (nig), reporter édition allemande.

Mise en pages: Vera Howard, Florence Kupferschmid-Enderlin, Tania Araman. Couverture: Pascal Staub.

Ont collaboré à ce numéro: Lara Albrecht (la), Lena Bühlmann, Véronique Kipfer, Sabine Mari, Marianne Rutishauser, Pascal Staub, Tiffanie Steiner (ts), Gaëlle Vadi, Arnaud Vallat, Brigitte Wenger. Traduction: Léa Coudry, Fabienne Juilland, Bénédicte Savary.

Délai rédactionnel 3/2025: 8 avril 2025.

Impression: Vogt-Schild Druck AG, 4552 Derendingen. Tirage: 173 000 (119 000 allemand, 54 000 français). Imprimé sur papier recyclé FSC.

Adresse: Magazine Pro Natura, Ch. de la Caricaie 1, 1400 Cheseaux-Noréaz, tél. 024 423 35 64, fax 024 423 35 79, e-mail: secretariat.romand@pronatura.ch, CCP 40-331-0  
Secrétariat central de Pro Natura: case postale, 4018 Bâle, tél. 061 317 91 91, fax 061 317 92 66, e-mail: magazine@pronatura.ch

Régie des annonces: CEBECO GmbH, Webereistr. 66, 8134 Adliswil, tél. 044 709 19 20, fax 044 709 19 25. Délai pour les annonces 3/2025: 18 avril 2025.

Pro Natura est membre fondateur de l'UICN - Union mondiale pour la nature et membre suisse de Friends of the Earth International

www.pronatura.ch



Mathieu Rod



## éditorial

## L'époque des pionniers n'est pas révolue

TANIA ARAMAN, rédactrice du Magazine Pro Natura



Je me suis récemment plongée dans une bande-dessinée racontant la vie de John Muir. Le parcours de cet homme, à qui l'on doit le Parc national de Yosemite en Californie, me fascine : préférant, selon ses propres termes, « l'université de la vie sauvage » à un cursus académique traditionnel, il a arpenté durant le 19<sup>e</sup> siècle les coins les plus reculés des États-Unis, s'émerveillant notamment des forêts de séquoias géants de la Sierra Nevada et partageant ses découvertes dans de nombreux écrits, qui mêlent récits de voyage, poésie, botanique et géologie. Il est considéré comme l'un des pères fondateurs de l'écologie et a inspiré plusieurs générations de naturalistes.

La Suisse aussi a eu la chance de voir naître des visionnaires, des pionnières et des pionniers qui ont façonné la manière dont nous pensons et protégeons aujourd'hui l'environnement. Fondateur en 1909 de la Ligue suisse pour la protection de la nature (qui deviendra Pro Natura), Paul Sarasin est par exemple à l'origine de la création, en 1914, du Parc national dans les Grisons, le premier du genre en Europe. D'autres ont esquissé les fondements des jardins naturels, de la permaculture ou encore des forêts urbaines.

Mais l'époque des pionniers n'est pas révolue. De nos jours encore, des femmes et des hommes développent des pratiques et des principes fondateurs, à l'instar de la philosophe et économiste de l'Université de Lausanne Sophie Swaton, qui a imaginé le concept de revenu de transition écologique (page 7). Ne reste plus qu'à espérer que leurs idées continueront à faire des émules auprès des générations futures, au même titre que celles d'un Paul Sarasin ou d'un John Muir.

Car la nature a bien besoin de ces révolutionnaires de la pensée. Surtout à une époque où le climat souffre, la biodiversité va plus mal que jamais et les intérêts économiques priment trop souvent sur la protection de l'environnement.

# Il suffit d'une seule personne qui se lance

Les causes de la protection de la nature et de l'environnement ne sont pas faciles à défendre actuellement. Des pionnier·ère·s et des précurseur·e·s courageux nous montrent depuis plus d'un siècle comment faire avancer les défis écologiques, même dans un contexte difficile.

Illustrations de Pascal Staub, Grafilu

La crise climatique? Il y a plus urgent. La surconsommation? Une affaire de choix personnel. La crise de la biodiversité? Quelle crise? Celles et ceux qui se préoccupent de la nature et de l'environnement se voient souvent servir des réponses dédaigneuses, voire cyniques. Les grands défis écologiques ne rencontrent actuellement qu'un écho modéré auprès de la majorité politique également. Ne reste-t-il donc que la résignation?

Les dix pionnier·ère·s et précurseur·e·s que nous avons choisis de présenter ou d'interviewer dans les pages suivantes nous redonnent confiance: ils et elles démontrent qu'il est possible d'amener des changements même face à l'adversité, nous apprennent que l'espoir et la confiance naissent dès lors qu'on agit et qu'on s'engage concrètement. «En fin de compte, l'espoir n'a que faire de ceux qui l'abordent avec cynisme ou incrédulité», écrit le journaliste Jonathan Stock dans le magazine *Spiegel*. «Il n'a pas besoin d'une majorité pour exister. Il suffit d'une seule personne qui se lance.» nig



Dans les années 1970, d'innombrables jardins proches de la nature disparaissent des villes et villages suisses, remplacés par des constructions ou des jardins ornés de plantes exotiques et de gazon. Urs Schwarz, professeur de biologie à l'école cantonale de Soleure, y voit une menace majeure pour la biodiversité en milieu bâti. Il appelle les propriétaires de jardins et les professionnels de l'horticulture à changer de mentalité, à planter des arbres et des arbustes locaux au lieu de plantes exotiques, et à bannir des jardins les pesticides et les gazons fertilisés artificiellement.

Ses idées lui valent la colère du secteur horticole, qui voit sa marge de manœuvre compromise et ses revenus, menacés. Urs Schwarz ne baisse pas les bras pour autant. Il développe le concept de jardin naturel, publie des articles pour le WWF, ainsi qu'un livre sur le sujet qui devient un

best-seller en Suisse et en Allemagne. Par ailleurs, il diffuse ses idées par le biais de conférences et d'interviews et accueille les visiteurs dans son jardin de Riedholz (SO).

Dans une interview, Urs Schwarz raconte que l'idée d'un «jardin naturel» lui est venue grâce à son père: «Il était garde forestier de triage et avait des idées plutôt révolutionnaires pour aménager notre petit jardin. Il souhaitait y planter des arbres et arbustes indigènes, qu'il allait chercher dans la forêt voisine. À l'époque, on avait le droit de le faire.» Le jeune Urs se procure alors des plantes de sous-bois comme la violette, l'ail des ours ou l'aspérule odorante, qu'il dispose sous les arbres. «Pour moi, tout devait former un ensemble harmonieux.» Lorsqu'Urs Schwarz déménage avec sa famille à Riedholz, il y crée son propre jardin naturel, avec une grande haie, des arbres fruitiers, des baies et quatre étangs.

Alors que dans les années 1980, l'idée du jardin naturel semblait près de s'imposer dans toute la Suisse, on estime qu'aujourd'hui seuls 5 % des jardins sont aménagés de manière proche de l'état naturel. C'est certes bien plus que dans les années 1970, mais moins qu'Urs Schwarz ne l'avait espéré. «L'idée a sans doute besoin de temps», a-t-il déclaré peu avant sa mort en 2020. «Mais il n'y a pas d'autre solution: sans jardins naturels, la biodiversité disparaît des agglomérations.»

L'engagement d'Urs Schwarz ne se limitait pas aux jardins: en tant que membre du comité de l'association soleuroise de protection de la nature (aujourd'hui Pro Natura Soleure) et conseiller scientifique du canton de Soleure, il a lancé des projets novateurs pour la forêt et l'agriculture, comme le programme de promotion des prés fleuris «Blumenreichen Heumatten» (prairies fleuries).

NICOLAS GATTLEN, reporter pour le Magazine Pro Natura.

## Urs Schwarz ramène la nature dans les jardins

## Sarah Heiligtag « transforme » l'agriculture



La vie de Sarah Heiligtag aurait probablement été très différente si elle n'était pas entrée un jour dans la mauvaise salle de cours : « Au lieu de l'orthophonie, je me suis retrouvée dans un séminaire de philosophie », raconte-t-elle. Aussitôt captive, elle a décidé de changer de filière. Depuis, elle se consacre aux grandes questions de justice, de bonheur et de responsabilité. « Nous ne devons pas gaspiller notre existence », affirme-t-elle, en insistant sur l'importance d'assumer nos actes et sur notre responsabilité envers l'environnement et les générations futures. « Au fond, nous savons ce qu'il faut faire. Mais nous le faisons trop rarement, et optons malgré tout, par exemple, pour le menu avec de la viande. »

En reprenant une ferme à Egg, dans le canton de Zurich, Sarah Heiligtag a trouvé le moyen de passer de la théorie à la pratique. Avec son mari, elle a transformé une exploitation d'animaux de rente (bovins et

poules pondeuses) en un modèle de conversion à l'agriculture végétale. « Nous produisons surtout des légumes et offrons un refuge aux anciens animaux d'élevage », explique la Bâloise. La plupart d'entre eux ont été confiés par des agriculteurs qui ne pouvaient plus, en toute bonne conscience, continuer l'exploitation et l'abattage d'animaux.

« Beaucoup d'agriculteurs pensent qu'ils n'ont que deux choix : abandonner leur activité ou continuer en serrant les dents », explique Sarah Heiligtag. Pourtant, il existe une troisième voie : une forme combinée de « ferme de vie » et d'agriculture différente. « La plupart du temps, ces exploitants possèdent déjà des terres, ne serait-ce que pour nourrir leurs animaux. Il suffit de les utiliser directement pour l'alimentation humaine. »

Sarah Heiligtag s'est parallèlement fait un nom comme « experte en transFARMA-

tions ». Elle reçoit un nombre croissant de demandes de personnes souhaitant transformer leur ferme et partage son expertise avec enthousiasme. « Je suis heureuse de voir que notre travail de pionniers suscite un élan. De nombreux jeunes agriculteurs et agricultrices s'en inspirent. »

La philosophe souhaite aussi faire réfléchir les consommatrices et consommateurs. Non pas de manière moralisatrice, mais par le cœur et l'exemple. Les animaux sont au centre des cours d'éthique qu'elle propose, aux adultes comme aux enfants. « Quand on apprend à connaître un cochon, notre regard sur lui et notre façon de consommer de la viande évoluent », observe-t-elle. Pour l'éthicienne, cette prise de conscience s'étend même au domaine social. « S'engager pour les animaux, c'est aussi s'engager pour les êtres humains. »

NICOLAS GATTLEN

Le RTE, ça vous dit quelque chose? Cette idée révolutionnaire de revenu de transition écologique a fait beaucoup parler d'elle ces dernières années et séduit toujours davantage, en Suisse comme en France. Son initiatrice : Sophie Swaton, philosophe, économiste, et maîtresse d'enseignement et de recherche à l'Institut de géographie et durabilité (IGD) de l'Université de Lausanne.

«Durant mes études de philosophie, je m'étais beaucoup intéressée à la précarité sociale et au concept de revenu juste», explique-t-elle. «J'ai eu un déclic quand j'ai été engagée à l'IGD et que j'y ai rencontré Dominique Bourg. Il m'a initiée aux limites planétaires, que je ne connaissais pas concrètement, car je ne m'étais pas penchée sur les inégalités environnementales. J'ai alors pensé qu'on pouvait accélérer la transition en associant les deux domaines.»

Son idée : créer un modèle permettant à la fois de soutenir financièrement des projets liés à des activités qui ont du sens pour la planète, de réunir les différents acteurs de la transition en réseaux, de permettre à ces derniers de se former de manière adaptée, et enfin, de favoriser la transmission des savoirs. «Le RTE s'inscrit dans une tradition très forte, remontant aux premières banques coopératives», souligne Sophie Swaton, qui ne se considère donc pas comme une pionnière – mais admet quand même du bout des lèvres le «côté novateur» de son modèle économique.

Afin de soutenir son projet, elle a créé la Fondation Zoein («vivre», en grec) en 2017 à Genève, puis l'association du même nom deux ans plus tard à Paris. Depuis, des projets et partenariats voient régulièrement le jour dans les deux pays. Ainsi, en Suisse, un réseau interterritoires a été mis en place en 2023, qui réunit les cantons de Vaud, Genève, Jura et Neuchâtel. «Je suis extrêmement touchée de voir l'ampleur que le mouvement a déjà pris», remarque la jeune femme avec enthousiasme, en avouant que «oui, on pourrait avoir plus de leviers et de subventions, et davantage de partenariats avec des entreprises privées et publiques. Il serait aussi nécessaire de pouvoir agir

## Sophie Swaton dessine de nouvelles voies vers une société durable



à plus grande échelle au niveau cantonal, et en intéressant tous les partis.»

Mais elle a foi en la conquête de la conscience : «Malraux disait que le 21<sup>e</sup> siècle serait spirituel ou ne serait pas. Ce qui fait notre humanité, c'est notre conscience. Et c'est en effectuant notre in-

trospation, en favorisant les contacts et en utilisant à bon escient l'intelligence artificielle qu'on contribuera à notre santé physique, mentale et professionnelle.»

VÉRONIQUE KIPFER est journaliste indépendante.



## Laurent Guidetti pense et planifie l'espace différemment

Pionnier, Laurent Guidetti, architecte à Lausanne, l'est à double titre. En 1987, le gymnase exposait déjà à ses camarades de classe les enjeux du réchauffement climatique. C'est le début pour lui d'un engagement tant professionnel, comme architecte, que personnel et public, comme citoyen, pour l'écologie, le développement durable et la justice sociale. Il ne sait d'ailleurs pas dire s'il est d'abord architecte ou d'abord écologiste. « Cette question n'a jamais eu de sens pour moi, car j'ai toujours considéré que notre métier s'inscrivait dans un contexte plus large que le simple bâti », explique-t-il.

Dans le « Manifeste pour une révolution territoriale » – un texte précis qui donne des outils à tous les acteurs du territoire pour penser et agir maintenant – publié en 2021 avec ses collègues du bureau TRIBU architecture à Lausanne, sa conviction est que les signaux d'alerte d'une planète en surchauffe nécessitent une réaction immédiate à la hauteur des enjeux, aussi sur notre manière de traiter et d'exploiter l'espace, cette ressource non renouvelable. « Dans le domaine de l'urbanisme et de l'architecture

depuis vingt ans, on a cherché des solutions pour un aménagement durable du territoire. Les termes de transformation et de transition mis en avant ont souvent été instrumentalisés pour justifier des projets de greenwashing insignifiants », précise le militant.

Ses propositions concrètes sur tous les champs de la pensée territoriale – du logement à l'agriculture, des modèles économiques de production du bâti à la mobilité en passant par les modes de vie et la gestion des déchets – il les met lui-même en œuvre, par exemple dans le cadre de la coopérative Le Bled aux Plaines-du-Loup, à Lausanne, dont il est l'un des porteurs de projet et où il a déménagé son logement et ses bureaux.

Il parie notamment sur l'adaptabilité des logements pour répondre à la diversité des schémas de vie, et montre comment le sien pourrait s'adapter à l'évolution de la famille: « Nous avons un double logement. Quand les enfants s'en iront, nous pourrions laisser l'un des deux et réduire la surface que nous occupons. Dans l'immeuble, il y

a d'autres dispositifs comme des pièces avec deux portes, dont une donne sur le palier. Cette chambre joker peut devenir celle d'un ado autonome ou d'une personne âgée qu'on accueillerait. Elle peut aussi être réaffectée à notre voisin si nous n'en avons plus besoin. » Autre proposition très pratique: favoriser les systèmes de récupération des excréments et urines et leur retour à la terre. Et ce n'est pas une plaisanterie, puisque le pionnier nous en a fait la démonstration avec un système en test dans les locaux de TRIBU architecture.

S'il se sent pionnier? Il ne saurait le dire. C'est certainement les personnes qui le côtoient tous les jours, ses collègues et sa famille, qui cernent le mieux l'engagement cohérent de Laurent Guidetti depuis plus de trente ans: sa volonté d'agir concrètement pour la société, pour la prochaine génération et pour le bien collectif, sa motivation pour tout ce qu'il fait, bien qu'il soit plutôt pessimiste pour l'avenir.

**FLORENCE KUPFERSCHMID-ENDERLIN,**  
corédactrice en cheffe du Magazine  
Pro Natura.



David Gerke l'affirme : son combat n'a rien à voir avec le loup. Une déclaration surprenante de la part du directeur du Groupe Loup Suisse, considéré comme le principal défenseur du grand canidé dans notre pays. «Oui, le loup est fascinant», reconnaît-il, «mais ce n'est qu'un animal parmi d'autres, comme des millions d'autres espèces.» Ce qui l'intéresse davantage, c'est le contexte qui entoure la question du loup. L'engagement de David Gerke relève en partie du hasard. En 2001, alors qu'il n'avait que 15 ans et commençait à s'intéresser à la politique, l'image du loup abattu dans le val Bregaglia après avoir tué des dizaines de moutons, faisait la une des médias.

Aujourd'hui, peu de personnes en Suisse possèdent autant de connaissances que lui sur le loup. Agriculteur et berger, scientifique expert en matière de chasse, lui-même chasseur et député vert du canton de Soleure, il dispose d'une expertise large-

ment reconnue. Les journalistes apprécient sa capacité à fournir des informations de manière pragmatique et à éviter la polémique. Sa façon d'aborder les conflits sans fléchir face à la pression en fait une figure souvent sollicitée.

Aujourd'hui, David Gerke doit se battre contre un nouveau phénomène : l'assouplissement de la protection des espèces. Il mène ce combat aussi bien dans la Berne fédérale que sur les alpages après une attaque de loup. Une démarche qui demande beaucoup de courage compte tenu du contexte souvent chargé d'émotions. Dans ces situations, il écoute attentivement et fait valoir ses arguments. Son grand atout : il est crédible dans les deux sphères. Sur l'alpage, il comprend la douleur des bergers ; en politique, il influence concrètement la révision de l'ordonnance sur la chasse.

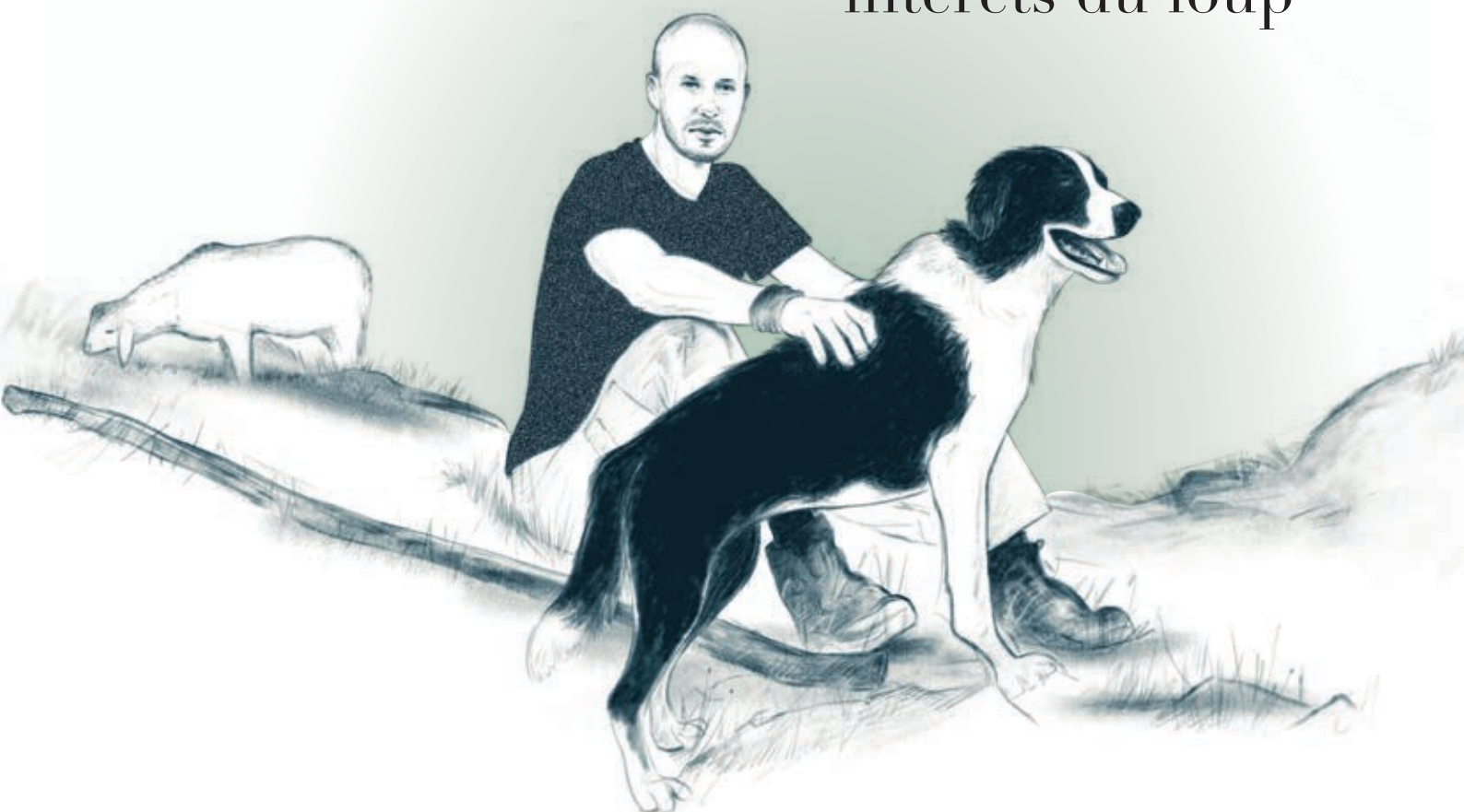
Le Groupe Loup Suisse, qu'il dirige depuis 2022 après l'avoir présidé bénévo-

ment depuis 2005, est une organisation hybride de protection des animaux et de la nature. Pour ses membres, le loup n'est pas seulement une question biologique, mais aussi un enjeu culturel. Il s'inscrit au carrefour de l'agriculture, de l'écologie, de l'économie, de la biologie, du droit et des dynamiques sociales. Cette diversité de thèmes plaît à David Gerke, qui a façonné les tâches et les objectifs de l'association à l'image de ses intérêts et de ses priorités.

«Pour moi, protéger la nature, c'est protéger ses processus», explique-t-il. «Il ne faudrait pas chercher à conserver la nature, mais à la laisser évoluer.» Ce qu'il apprécie particulièrement dans le retour du loup en Suisse, c'est que cet animal déclenche des processus à tous les niveaux, que ce soit dans les écosystèmes, dans la société ou dans les esprits.

BRIGITTE WENGER est journaliste indépendante.

## David Gerke défend les intérêts du loup



# « Nous ne pouvons pas laisser la protection de la nature aux seuls politiques »

La protection de la nature a-t-elle besoin de précurseurs ? Quel doit être le rôle de la société civile ? Et comment dépasser l'impasse actuelle ? Entretien intergénérationnel avec l'ancien conseiller national Fernand Cuche et la jeune conseillère nationale Fabienne Stämpfli.



Fernand Cuche (78 ans) est agriculteur bio à Lignièrès dans le canton de Neuchâtel. En tant que secrétaire de longue date de l'association paysanne romande Uniterre, il s'est engagé pour une agriculture solidaire et durable. En 1999, Fernand Cuche a été élu au Conseil national (Les Verts, NE), puis en 2005 au gouvernement du canton de Neuchâtel, où il a été responsable de l'aménagement du territoire jusqu'en 2009.

PVL et actuelle conseillère aux États, travaillait également à l'EPFZ. Je me suis reconnue en elle. D'autres femmes politiques m'ont également inspirée.

## Comment cela s'est-il passé pour vous, Monsieur Cuche ?

J'ai été marqué par le mouvement de 1968. De nombreux jeunes gens s'opposaient alors au consumérisme et cherchaient de nouvelles formes de vie. Il y avait notamment un retour à la terre, à l'autosuffisance et à l'agriculture coopérative. Certains pionniers expérimentaient des méthodes de culture biologique. En tant que fils de paysans, j'ai suivi ces projets avec beaucoup d'intérêt. J'ai été particulièrement impressionné par André Ducommun, paysan à Boudry (NE). C'était un esprit libre, innovant, volontaire et intrépide. Un jour, il a décidé de ne plus livrer de lait aux grandes entreprises de transformation du lait et de le transformer lui-même. C'était interdit à l'époque. La police a fait démonter la petite unité de production. Mais Ducommun l'a reconstruite. Ses connaissances sur la végétation et les sols, acquises au fil des années, étaient également impressionnantes. Il a inspiré une génération d'agriculteurs bio en Suisse romande, j'étais l'un d'entre eux.

## Vous avez décidé de briguer un mandat politique à la fin des années 1980. Avec quel objectif ?

J'étais curieux de voir ce que je pouvais apporter au sein d'une structure politique. En Suisse, nous sommes dans une situation privilégiée, notre démocratie est très développée. Nous devons donc faire usage de ces droits.

## Magazine Pro Natura : nous avons toutes et tous des modèles qui nous inspirent et nous influencent. Qui considérez-vous comme vos figures de référence ?

**Fabienne Stämpfli :** mes parents ont été ma première et sans doute ma plus grande influence. J'ai grandi dans une famille où la politique occupait une place importante. Les émissions de radio et le journal télévisé étaient des rendez-vous incontournables et les discussions politiques faisaient partie de notre quotidien. Mes parents m'ont aussi transmis leur amour de la nature. Nous passions beaucoup de temps dehors, notamment en randonnée. Cela marque forcément.

## Vous avez décidé d'entrer jeune en politique et, en mars, vous participerez pour la première fois à une session parlementaire comme conseillère nationale. Y a-t-il eu des modèles politiques qui vous ont encouragée à franchir ce pas ? Ou un événement particulier a-t-il été un déclencheur ?

Ce sont plutôt les défis de notre temps, notamment la crise du climat et de la biodiversité, qui ont éveillé mon engagement politique dès ma jeunesse. Pendant ma formation d'ingénieure en environnement à l'EPFZ, j'ai commencé à m'intéresser au paysage politique suisse. À cette époque, Tiana Moser, la jeune conseillère nationale

**Madame Stämpfli, la protection de la nature a du mal à s'imposer dans le Parlement actuel, elle est même en recul.**

**Avec quelles attentes abordez-vous cette nouvelle législature ?**

Les élections de 2023 ont modifié les rapports de force et la pression exercée par l'opinion publique, notamment via le mouvement climatique, s'est atténuée. Cela a des conséquences: la protection de la nature et la protection du climat ne sont plus abordées avec l'urgence nécessaire. Mais je ne me laisse pas décourager pour autant. Je veux m'engager pour que nous trouvions des solutions et que nous fassions des avancées significatives.

**La politique est un domaine difficile: au cours de vos mandats, Monsieur Cuche, vous avez été traité à plusieurs reprises de «communiste». Comment avez-vous réagi ?**

Il faut faire avec. À l'époque, on nous comparait, nous les Verts, à des «pastèques»: vertes à l'extérieur et rouges à l'intérieur. L'objectif était de saper nos critiques, nos alternatives. Heureusement, je constate aujourd'hui que les doutes sur le modèle économique dominant grandissent, même chez les personnes qui se situent dans les milieux conservateurs ou libéraux. Ils se rendent compte que nous saccageons la planète avec ce modèle de croissance permanente. Beaucoup ont toutefois du mal à se défaire du consumérisme. Ils croient encore que de nouvelles technologies nous permettront de continuer comme avant. Une conclusion erronée, comme le montre un regard éclairé sur l'après-guerre: on croyait alors avoir trouvé une solution parfaite pour augmenter la productivité avec les engrais et les pesticides de synthèse – nous en connaissons aujourd'hui les conséquences.

**Vous considérez-vous comme un pionnier, un modèle ?**

Je n'ai jamais cherché à l'être. Mais bien sûr, cela me fait plaisir quand des personnes me disent: «Votre engagement et votre intrépidité m'impressionnent. Vous aviez une longueur d'avance.»

**Et vous, Madame Stämpfli ?**

Je ne me considère pas comme une pionnière, il y a eu avant moi des jeunes femmes qui se sont lancées en politique ou qui ont travaillé comme ingénieures en environnement, ce qui était encore assez rare il y a quelques années. Un modèle? Je le suis peut-être pour quelques enfants et adolescents du groupe Jeunes + Nature Pro Natura à Thoun. C'est beau de les voir se passionner pour la nature et de constater comment leur enthousiasme et leurs connaissances se diffusent ensuite dans leur entourage, auprès de leur famille, de leurs amis et de leurs connaissances.

**Si la politique ne donne pas de réponse aux enjeux actuels, la société civile doit-elle prendre le relais ?**

**FS:** il est important que toute la société s'implique. Nous ne devons pas laisser la protection de l'environnement entre les seules mains des politiques. Même s'il est indispensable que la politique crée les bonnes conditions-cadres.

**FC:** la société civile peut faire bouger les choses. L'exemple de Kaiseraugst ou le refus des OGM nous le montrent. Ou encore l'occupation récente d'une parcelle de forêt dans le canton de Vaud par un groupe de jeunes activistes: la nouvelle carrière prévue vient d'être mise en veilleuse. Penser globalement, agir localement – telle doit être la devise.

**Comment voyez-vous le rôle de Pro Natura et des autres organisations de protection de la nature ?**

**FC:** elles sont indispensables et font un excellent travail. Je vois l'une de leurs forces dans le fait que ces organisations n'ont pas de couleur politique et ne sont redevables à aucune clientèle. Les grands thèmes que sont le changement climatique et la crise de la biodiversité concernent tout le monde et toutes les couches sociales. Même les riches, comme l'ont montré les récents incendies de Los Angeles.

Interview: NICOLAS GATTLEN,  
FLORENCE KUPFERSCHMID-ENDERLIN



Fabienne Stämpfli (32 ans) siègera pour la première fois au Conseil national (PVL, BE) en mars. Ingénieure en environnement, elle occupe le poste de cheffe de département et de projet «Aménagement des eaux, environnement et dangers naturels» au sein du bureau d'ingénieurs Gruner AG. Depuis douze ans, elle est membre de l'équipe qui dirige le groupe Jeunes + Nature Pro Natura de Thoun.

# Mina Hofstetter, où l'agriculture biologique avant l'heure



L'un des principaux avantages d'une agriculture sans élevage? Offrir à la Suisse une plus grande autosuffisance. L'enjeu a beau paraître actuel, il était déjà au cœur de la démarche de Mina Hofstetter au début du 20<sup>e</sup> siècle. Dès 1928, elle renonce au bétail pour ne consacrer son exploitation qu'à la culture de céréales: à l'argument selon lequel cette pratique permet de nourrir plus de monde, s'ajoutent sa préoccupation pour le bien-être animal, ainsi que la volonté de libérer les familles paysannes de ce qu'elle appelle l'asservissement à l'économie laitière, le soin des bêtes nécessitant un engagement constant.

Née en 1883 à Stilli (AG), Mina Hofstetter peut être considérée comme une pionnière à plus d'un titre. Si c'est avec son époux Ernst qu'elle acquière en 1915 le domaine de Stuhlen (ZH), il lui laisse finalement l'entière responsabilité de l'exploitation. Elle peut alors se livrer librement à ses

expériences, en cherchant sans cesse l'harmonie entre les plantes, les animaux, les êtres humains et le sol.

Dans son ouvrage «Neues Bauertum, altes Bauernwissen» (Nouvelle agriculture, ancien savoir), elle s'émerveille de la vie grouillante que l'on peut observer dans un minuscule échantillon de terre. Persuadée que notre propre existence dépend de cette biodiversité et adepte de la doctrine biodynamique de Rudolf Steiner, elle esquisse les principes de ce qui deviendra la permaculture. Pour éviter l'utilisation de produits phytosanitaires, elle crée dans son jardin des habitats pour les oiseaux, ennemis naturels des parasites. En automne, elle ne ramasse pas les feuilles mortes qui jouent alors leur rôle d'engrais et de protection du sol. Proche du mouvement pour une vie saine (Lebensreformbewegung), elle devient végétarienne en 1922 et adopte même une alimentation crue.

Dès 1929, elle organise dans son domaine des cours pratiques, afin de mieux faire connaître ses méthodes de culture, et crée en 1936 le centre de formation «Seeblick». C'est là qu'a lieu en 1947 l'assemblée constitutive de la Coopérative d'agriculture biologique, qui deviendra plus tard Bioterra. La notoriété de Mina Hofstetter dépasse même nos frontières: elle est invitée à Bratislava en 1937 à la conférence Women's Organisation for World Order, où elle donne un exposé sur le sujet «Femme-Terre-Paix». Car la cause féministe lui tient également à cœur, de même que le sort des petits paysans. Elle plaide aussi pour un meilleur dialogue entre agriculteurs et consommateurs, persuadée qu'une initiation dès l'enfance au monde végétal mènerait la population au respect du cycle des saisons dans l'alimentation.

TANIA ARAMAN, rédactrice pour le Magazine Pro Natura.

Héritier d'une riche famille de commerçants bâlois, Paul Sarasin a préféré suivre sa propre voie : l'exploration de la nature. Après des études de zoologie, il voyage au Sri Lanka et en Indonésie, où il découvre une «richesse stupéfiante» d'animaux et de plantes. Il collecte, décrit et publie ses découvertes et devient l'un des zoologues les plus renommés d'Europe. Rapidement, il se rend compte que, dans de nombreuses régions du monde, des populations animales s'effondrent sous l'effet d'une chasse excessive. Il écrit que «l'ensemble de la faune supérieure vivant en liberté sur notre planète est voué à une disparition définitive si l'on ne s'oppose pas au désastre imminent en mobilisant toute l'énergie possible de la part de ceux qui sont capables de reconnaître l'ampleur du mal».

## Paul Sarasin offre une protection à la nature exploitée



En 1910, il milite pour la création d'une commission mondiale dédiée à la protection de la nature. Celle-ci doit donner jour à un réseau mondial d'aires protégées, allant «d'un pôle à l'autre, sur toute la planète, les terres et les mers». En 1913, Paul Sarasin parvient à convaincre le Conseil fédéral d'organiser à Berne une conférence internationale inaugurale réunissant des délégués de 17 pays. Mais la Première Guerre mondiale met un terme brutal à cet élan. Il faudra attendre des décennies avant que les idées de Paul Sarasin trouvent un nouvel écho.

Il connaît plus de succès avec son projet de parc national dans les Alpes suisses. Lancée en 1907 dans le cercle de la Société suisse des sciences naturelles, l'idée n'est pas nouvelle : le premier parc national au monde, le Yellowstone, a été inauguré en 1872. Cependant, Paul Sarasin déplore le fait que les parcs nationaux américains ne soient que des «réserves partielles pour la protection de certaines espèces» (par ex. le bison), tandis que les loups et les ours continuent d'être abattus. Il souhaite créer une «réserve totale» en Suisse : un parc dans lequel «la nature alpine originelle peut se reconstituer et se développer sans perturbation».

Un secteur approprié est bientôt identifié : le Val Cluozza. Paul Sarasin négocie un contrat de bail avec la commune de Zernez. Pour assurer le financement, il fonde avec ses compagnons la Ligue suisse pour la protection de la nature (aujourd'hui Pro Natura) : ses membres soutiennent la réserve naturelle avec une cotisation annuelle de 1 franc.

Le parc sera étendu à d'autres vallées au cours des années suivantes, contraignant les initiateurs à déposer une demande de subvention auprès du Conseil fédéral. Pendant des mois, Paul Sarasin fait du lobbying auprès du Parlement. Avec succès : les milieux bourgeois soutiennent le projet (jusque dans les années 1970, ces cercles jouèrent un rôle moteur dans la protection de la nature et posèrent les bases légales de sa protection moderne en Suisse). Le 1<sup>er</sup> août 1914, le premier parc national d'Europe centrale est inauguré à Zernez. Il servira de modèle à la création de dizaines d'autres parcs nationaux en Europe.

NICOLAS GATTLEN

En 1985, Andreas Speich est nommé responsable des forêts de la ville de Zurich. Ce poste de fonctionnaire, réputé stable, lui échappe pourtant neuf ans plus tard : en avance sur son temps, il défend des idées trop novatrices. Pendant ses études d'ingénieur forestier à l'EPFZ, il s'intéressait déjà à des sujets tels que la forêt vierge ou l'éthique de la nature. Mais ces questions n'étaient à l'époque que rarement abordées. «En tant qu'ingénieurs forestiers, nous étions formés à la taxonomie, à la technologie, à l'économie et à l'impérialisme forestier», se souvient-il.

Après ses études, ce natif d'Aarau quitte la Suisse et travaille notamment au Kenya et au Rwanda, où il participe à différents projets de protection des forêts pour le compte de la Confédération et de l'ONU. Là, il découvre les forêts primaires dans toute leur splendeur et prend conscience que les

forêts sont bien plus que de simples fournisseurs de bois : préservées, elles deviennent des lieux où l'être humain peut se reconnecter profondément à son environnement et à lui-même.

De retour à Zurich, Andreas Speich est nommé garde forestier de la ville. Lorsque le conseil municipal invite les hauts fonctionnaires à proposer une idée visionnaire, Andreas Speich ne réfléchit pas longtemps : cela fait des années qu'il rêve de créer une réserve naturelle dans la forêt de la Sihl. Il convie des experts forestiers et des philosophes européens à des symposiums, fait visiter la forêt aux personnes intéressées et commande des études pour sa transformation en une «forêt vierge secondaire». Avec son supérieur, il parvient à convaincre le conseil municipal du bien-fondé de l'idée.

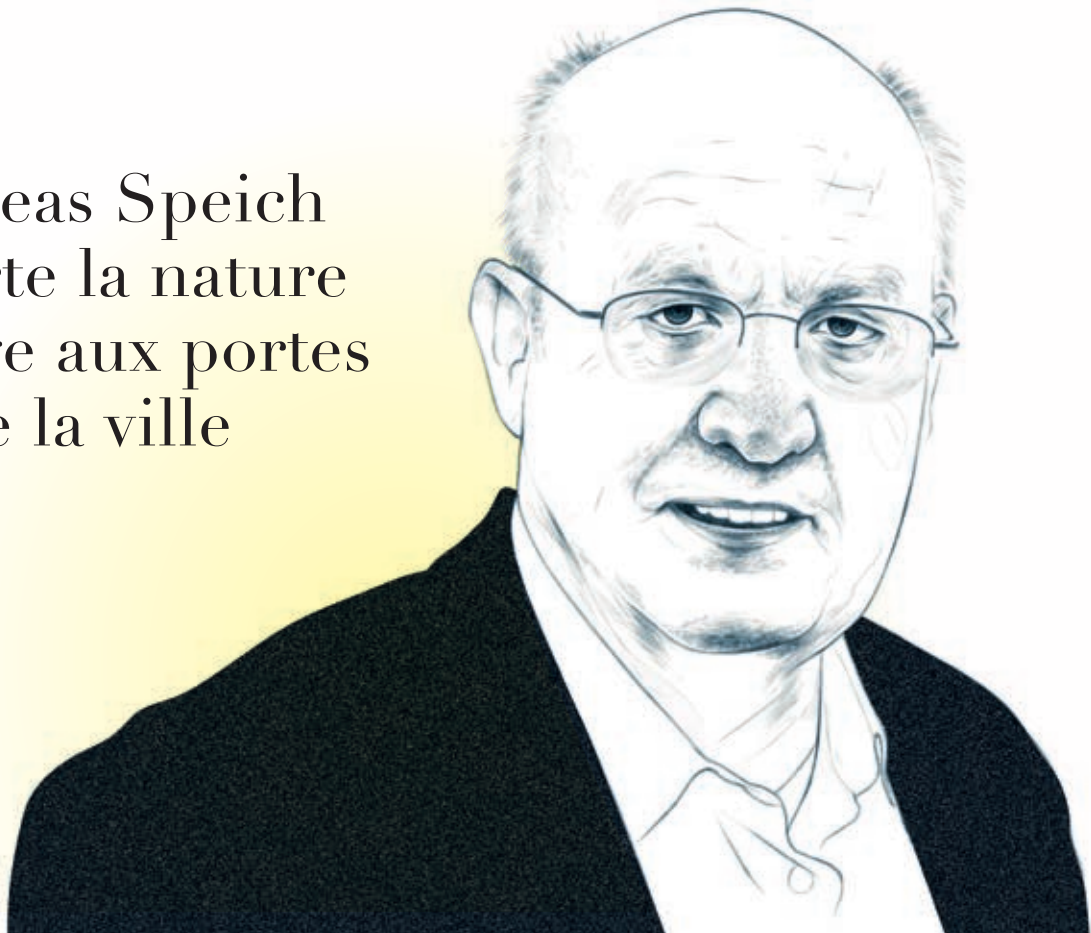
Mais dans le milieu forestier et au sein de l'administration forestière, la résistance

s'organise : l'idée que les forêts doivent être entretenues, rajeunies et exploitées est trop ancrée dans les esprits. On redoute aussi que la création d'une réserve ne rende les collaborateurs forestiers inutiles.

Contraint à la démission, Andreas Speich fonde alors une petite entreprise de voyages en groupe dans les forêts vierges d'Europe de l'Est. Son idée de réserve forestière fait néanmoins son chemin grâce à la fondation Naturlandschaft Sihlwald et elle est finalement mise en œuvre, notamment grâce à l'engagement de Pro Natura. Depuis 2010, le Sihlwald (12 km<sup>2</sup>) est un parc naturel périurbain, une sorte de mini parc national au cœur de la région Zurich-Zoug. Et son exemple fait école : en 2021, année du décès d'Andreas Speich, le Parc du Jorat, deuxième parc national périurbain de Suisse, est inauguré dans la région de Lausanne.

NICOLAS GATTLEN

## Andreas Speich apporte la nature sauvage aux portes de la ville



à propos

## « Lorsque des gens s'engagent ensemble, les forces sont démultipliées »

Trois questions à Delphine Klopfenstein Brogini, membre du Comité Central de Pro Natura



### **Magazine Pro Natura: avez-vous personnellement une « tête » qui vous inspire ? Quelqu'un qui vous a motivée à vous engager ?**

**Delphine Klopfenstein Brogini:** je suis plutôt impressionnée ou inspirée par des mouvements ou des collectifs, qu'ils soient politiques ou sociaux, en faveur d'une cause, d'une idée, d'une vision de la société. Je pense bien sûr à Pro Natura, mais il en existe tant d'autres dont je me sens proche comme l'Initiative pour les Glaciers ou les mouvements en faveur de la mobilité active ou des droits fondamentaux. Lorsque des gens s'engagent ensemble, les forces sont démultipliées. Bien sûr, le collectif est porté par des figures qui se dégagent. Alors si je devais tout de même donner un nom, je dirais l'écrivaine et biologiste américaine Rachel Carson. Elle reste une pionnière de l'écologie et une source d'inspiration pour celles et ceux qui protègent la nature aujourd'hui. Elle joue aussi un rôle important comme figure du féminisme environnemental.

### **Pensez-vous qu'actuellement nous avons plus besoin que jamais de la société civile pour faire bouger les lignes ? Alors qu'au niveau politique tout semble stagner...**

Les milieux associatifs sont fortement ancrés dans le terrain, ce qui leur donne beaucoup de légitimité. Ils sont au cœur des besoins et des revendications, ils constituent une formidable pression populaire sur le monde politique et sur celles et ceux qui décident. Aujourd'hui, leur rôle est essentiel alors que le Parlement suisse et le Conseil fédéral sont toujours plus déconnectés des écosystèmes naturels et des besoins quotidiens.

### **Quel message souhaitez-vous faire passer à nos membres dans cette optique de mise en mouvement ?**

Se mettre en mouvement, c'est maintenir l'espoir que les choses peuvent bouger, que les valeurs que l'on défend ont une raison d'être et que cela vaut la peine de s'engager pour elles. Les pionnier·ère·s présenté·e·s dans le dossier en sont des témoins exemplaires. Pour moi se mettre en mouvement, c'est au niveau local que cela doit se faire, particulièrement dans le domaine de la nature. La nature sur le pas de sa porte n'est pas qu'un slogan. D'ailleurs, le travail de Pro Natura s'inscrit dans cette dimension de proximité, avec les sections et leurs bénévoles qui s'engagent magnifiquement sur le terrain avec des résultats concrets. L'émulation qui se dégage de ces actions collectives montrent une fois de plus que le « faire ensemble » aide souvent à se mettre en mouvement. Seul·e, c'est parfois plus difficile. <sup>fk</sup>